



Cette contribution propose quelques recommandations pour accompagner les jeunes sur les interrogations liées à la mort et à la guerre. Les enfants et les adolescents questionnent en effet les événements survenus en février dernier en Ukraine: «Pourquoi cette guerre? Pourquoi la guerre? Pourquoi la mort?...». Si ces questions sont apparemment simples à poser, y apporter des éléments de réponse apparaît abyssal. Rappelons que les notions de vie et de mort sont intimement liées à la destinée du sujet humain et sont aussi certainement centrales dans toute vocation médicale. Chacun vit un rapport singulier à cette issue que constitue la mort, dans une inéluctable oscillation entre angoisse et sérénité, mouvement qui convoque les pans de la spiritualité au sens large et noble du terme. Nous ne discuterons pas des aspects de vie après la mort, de la persistance d'une éventuelle conscience au-delà de la «fin charnelle»... Sans être exhaustifs, abordons le thème de la mort pour ensuite donner quelques repères d'accompagnement des jeunes.

L'ENFANT, LA GUERRE, LA MORT



Emmanuel de Becker
Chef du service de psychiatrie
infanto-juvénile des Cliniques universitaires
Saint-Luc, Bruxelles

Considérations sociologiques

Si l'évolution des mentalités soutient aujourd'hui la libération de la parole, on observe que la mort demeure un domaine relativement tabou. Jadis, la mort d'une personne amenait le groupe d'appartenance à se réorganiser. Le processus de deuil entraînait une réorganisation des systèmes de communication avec une redistribution des rôles, comme par exemple la désignation des personnes endeuillées servant d'objets de projection de la tristesse. Le système familial constituait un rempart protecteur des individus, une sorte de crypte dont rien ne pouvait sortir. La restructuration, s'établissant de façon conservatrice, autorisait le détachement progressif de l'être aimé entre autres par un accompagnement assuré par des proches non spécialisés.

En Europe, la vie ainsi que la mort sont de plus en plus médicalisées. En effet, l'hôpital et les institutions sanitaires représentent les lieux d'accueil privilégiés des mourants étant donné que plus de 70% de la population s'y éteint. Ainsi, les équipes soignantes sont confrontées à la mort, se voyant confier de façon manifeste ou latente une demande d'accompagnement, de soutien voire de substitution familiale. On constate dès lors un déplacement de la mort du groupe familial aux structures d'aide et de soins avec en corollaire une «psychologisation» du travail de deuil. Lorsque survient la mort, «l'éloignement» qui en découle entraîne inéluctablement un mal-être. Or, notre société se doit d'être préventive des maux qui la menacent. Et si celle-ci est mise en défaut, le sentiment d'impuissance qui en découle devient difficilement supportable. Pour l'illustrer, prenons la mort d'un enfant; autrefois elle était loin d'être rare, tandis qu'aujourd'hui elle est vécue tel un échec, une injustice, une erreur médicale. Notons concomitamment l'augmentation des fonctionnements psychiques dits «limites» de la personnalité, avec comme caractéristique un état de dépendance à l'objet et, en conséquence, une difficulté à s'en séparer.

Par ailleurs, la mort réelle s'éloigne du quotidien des jeunes. Ainsi, les manuels scolaires n'évoquent pratiquement pas la mort (les livres sont aseptisés sur ce plan). Et en même temps, les enfants sont de plus en plus isolés face aux multiples images de la mort sur les écrans. Dans une société où l'image devient prépondérante, la mort est devenue virtuelle, un spectacle, un jeu. Relevons également que l'image prend le pas sur le texte et le discours, processus qui contrecarre l'accès à la symbolisation. Dès lors, nous pouvons nous interroger: que penser des jeux virtuels où l'on tue, où l'on meurt sans crier gare, sans que l'enfant ou l'adolescent n'entende de considérations

sur la valeur de la vie? Ainsi, le jeune humain est de moins en moins confronté à la mort réelle et au discours à son encontre. On lui présente inlassablement une mort-fiction dont on peut se relever sans obstacle. Avant l'âge de 6 ans, la mort ne désigne pas un état irrémédiable; dans les dessins animés, l'héroïne se réveille après avoir mangé une pomme empoisonnée et avoir été embrassée par un prince dit charmant. Pour le jeune enfant, la personne décédée est seulement partie et peut revenir un jour... Dès lors, l'évolution de nos mentalités et sociétés nous amène à nous questionner: «comment l'enfant acquiert-il aujourd'hui la notion de la mort?».

pas vraiment inauguré lors de la première perte réelle vécue par l'enfant. Par ailleurs, on observe parfois une culpabilité lancinante des survivants qui les fixe le cas échéant dans un état dépressif. Et certains morts peuvent aussi «sauter des générations». Soulignons que la possibilité d'investir d'autres objets sera remise à l'épreuve à chaque nouvelle perte (1). Le processus de deuil traduit l'état de celui qui a perdu un être investi affectivement. Diverses modifications psychodynamiques permettent de se réadapter à une réalité différente, par la traversée de phases successives: détresse, dépression, adaptation, acceptation de la réalité.

On constate un déplacement de la mort du groupe familial aux structures d'aide et de soins, avec en corollaire une «psychologisation» du travail de deuil.

Considérations psychologiques

Freud considérerait le rapport à la mort (et le deuil) comme un positionnement face à la perte, générant une dépression normale due au détachement de l'être aimé. Le deuil s'inscrit dans la durée, indispensable et incompressible et il dépend de la personnalité du sujet. Ainsi, par exemple, une personnalité narcissique recherchera des objets de substitution du défunt plutôt que de laisser le vide l'envahir. Pour Klein, tout sujet doit faire face au deuil originnaire afin de dépasser le narcissisme primaire. Ce processus est nécessaire pour échapper à la toute-puissance entretenue par la croyance en une relation fusionnelle à la mère. Il correspond à un prototype de dépression caractérisé par l'ambivalence et la culpabilité, permettant l'intériorisation des imagos parentaux. Ceci étant, le travail de deuil n'est

Sur le plan clinique, lorsque le deuil est indicible, les symptômes se font habituellement visibles. Si, comme l'adulte, l'enfant et l'adolescent peuvent accéder à la sublimation, il est possible qu'ils montrent de l'opposition, parfois avec de l'agitation, afin d'atténuer l'angoisse. Une éventuelle agressivité à l'égard du parent, du soignant, ou vis-à-vis de soi-même, peut être en lien avec une pensée magique reliée à la puissance attribuée à l'adulte. L'issue de la mort génère une intense déception et un sentiment de trahison. On peut aussi observer une dépression silencieuse voire une régression.

L'intégration psychique de la mort s'organise autour de deux axes essentiels que sont d'une part la perception de l'absence et d'autre part l'intériorisation de la permanence de cette absence. La mort constituant un terme définitif à

l'existence, elle génère un vécu d'anéantissement, en impliquant les réactions face à la perte et à la séparation (6).

Le jeune sujet humain va traverser plusieurs stades introduisant petit à petit une représentation, un concept de «non-être»:

- Une incompréhension totale entre 0 et 2 ans est marquée par l'absence de représentation consciente objectivable.
- Une perception mythique se traduit par une notion abstraite entre 2 et 6 ans; c'est l'envers du réel. La mort est perçue comme provisoire, temporaire et réversible. L'enfant connaît une ambivalence, percevant la mort tout en la niant. Vie et mort ne s'opposent pas; il s'agit de deux manières d'être différentes.
- Le réalisme infantile correspond à une phase concrète entre 7 et 10 ans. L'enfant a une maîtrise de la permanence de l'objet et il évoque des représentations concrètes et parlées tels que les squelettes, cadavres et spectres.
- Le temps de l'abstraction et de l'anxiété existentielle s'établit au-delà de 10 ans. Le jeune humain accède à la symbolisation de la mort, redoutant la perte réelle et envisageant l'issue de sa propre destinée.

Tout au long de cette évolution intégrative, on observe le passage d'une référence individuelle d'une mort d'une personne en particulier à une dimension universelle («tous les humains sont mortels»). Le passage du réversible au définitif, à l'irréversible, conduit le sujet à se confronter à l'acceptation réaliste de la destinée humaine. Concomitamment, se met en place une modification du sens moral rattaché à la mort; d'une vengeance voire d'une punition, l'enfant perçoit la mort comme l'aboutissement d'un processus naturel, partie intégrante du

cycle de vie biologique. Progressivement, chacun des signifiants «mort» et «vivant» s'enrichit de connotations diverses. Le mort est cette personne immobile, insensible; quand on est mort, on ne peut plus voir, sentir, bouger. Le vivant, lui, se déplace, s'énonce, interagit. Ainsi, plusieurs qualités connotent le sens de la mort. L'irréversibilité marque le caractère définitif de l'existence. L'irrévocabilité (ou inexorabilité) correspond au mouvement d'adhésion à la loi inscrite dans l'ordre biologique, à cette nécessité interne incontournable marquée entre autres par le vieillissement. L'enfant dépasse alors les causalités de l'accident violent et brutal, de la pulsion meurtrière, du désir de mort... générant de la culpabilité. Enfin, l'universalité traduit le fait que le processus n'épargne personne.



Freud considérait le rapport à la mort (et le deuil) comme un positionnement face à la perte, générant une dépression normale due au détachement de l'être aimé.

Par ailleurs, il y a lieu de tenir compte d'éléments contextuels, des parcours de vie individuels et familiaux, des expériences vécues, de la manière dont l'entourage présente et parle de la mort à l'enfant. Ces paramètres essentiels alimentent entre autres l'imaginaire de l'enfant habité par de multiples représentations pour tenter de maîtriser l'anxiété, ceci dans une tentative d'apprivoiser la mort. Ainsi, l'enfant véhicule nombre de représentations tout comme l'adulte d'ailleurs; il suffit pour s'en convaincre d'observer les manifestations autour d'halloween. Le fantôme permet de dépasser le clivage entre le vivant et le mort, entre l'animé et l'inanimé; il participe encore à la vie

tout en étant déjà mort. Il est porteur de la mort, d'un savoir sur elle et, en même temps, il en conteste l'irréversibilité. Quant au squelette, il permet de maîtriser l'horreur qu'inspirent le cadavre et les altérations corporelles. Il traduit un mécanisme de déni de la destruction totale due à la mort («quelque chose en soi parvient à subsister»). Quoiqu'il en soit, la seule connaissance sur la mort dont dispose l'humain est un savoir d'un «non-savoir». Ceci étant, notre inconscient ne croit pas en la possibilité de sa propre mort; il ne considère que «l'immortalité de l'âme», traduisant les instincts profonds de l'être qui ne peut concevoir la négation que représente la mort.

De l'importance de s'adresser à l'enfant

Faut-il parler aux enfants et comment s'adresser à eux? On pourrait penser qu'une discussion sur un événement stressant ne peut qu'accroître l'anxiété. Or, le fait d'accompagner ce qui se passe autour de nous par la parole, réduit en général l'anxiété voire la possible détresse. Pour appréhender, apprivoiser les événements de la vie, il est habituellement préférable de les nommer. En effet, les enfants qui vivent dans des familles où la parole est libre et ouverte, se sentent moins affectés par les facteurs de stress. Les échanges aident l'enfant à comprendre ce qu'il ressent et en conséquence le rassurent (7).

Dès l'âge de 2-3 ans, les enfants captent, si pas la portée signifiante des mots, l'ambiance dans laquelle ils évoluent. L'anxiété des adultes, en l'occurrence celle des parents, retentit sur l'état émotionnel du jeune enfant, qui est en soi une «éponge émotionnelle». Les adultes ne se rendent pas toujours compte que les enfants absorbent leur anxiété en accrochant au vol les termes véhiculés par «les grands». Contrairement aux adultes et aux (grands) adolescents, ils ne disposent pas encore des clés pour décrypter les informations, en percevoir les significations et concomitamment gérer aisément leurs émotions. Il est utile d'aider l'enfant à affiner sa pensée en posant quelques questions sur ce qu'il comprend de la mort, de la guerre. Plus ils sont jeunes, moins les enfants parviennent à mettre des mots sur leurs peurs.

Soulignons que le jeune enfant réfléchit sur le mode de la pensée binaire. Pour lui, ce qui n'est pas grand est petit, ce qui n'est pas gros est maigre... donc, ce qui n'est pas gentil est méchant... Et il catégorise l'environnement entre le «monde connu» et le «monde inconnu», le premier étant sécurisant, le second s'avérant angoissant. En d'autres termes, le jeune enfant, pour se constituer des repères, éprouve légitimement le besoin de catégoriser le monde extérieur en classant, en triant (2). Le rôle des parents dans une fonction éducative est de montrer à l'enfant que ce n'est pas si simple. Ainsi, un copain de classe peut être agressif, et donc très «méchant», le matin et devenir un super-copain à la fin de la journée. Avec l'âge, il perçoit que les extrêmes ne sont que théoriques. Par ailleurs, le jeune enfant est animé d'une croyance de la nécessité d'une toute-puissance, en disant par exemple: «même pas peur... même pas mal». En effet, il estime qu'être adulte c'est demeurer fort en toute circonstance, ne jamais avoir mal,

ni peur.... Ce mouvement psychique est en lien avec la notion de «Moi idéal», héritier de la toute-puissance par laquelle le bébé se forge l'image du Moi comblé, sans faille, sans frustration. Elle est à distinguer de «l'idéal du Moi», instance résultant de la convergence du narcissisme (idéalisation du Moi) et des identifications aux parents et aux idéaux collectifs. En soi, l'idéal du Moi constitue donc un modèle auquel le jeune sujet cherche à se conformer, un idéal à atteindre fantasmatiquement.

En grandissant, les connaissances factuelles de l'enfant s'enrichissent et il peut être intéressant de donner quelques repères sur les événements et contexte relatifs à la mort. L'enfant pose également de multiples questions sur les enjeux et les liens possibles avec lui et ses proches. Autant alors l'écouter évoquer un rêve mettant en scène les angoisses reliées aux informations captées. Avec des enfants plus timides ou réservés, l'adulte gagne à aller vers lui en l'invitant à exprimer ses idées plus personnelles et secrètes. Et il est vrai qu'un enfant n'osera pas nécessairement évoquer ses peurs et angoisses. Concrètement, parler c'est déjà commencer à les mettre à distance. Certains redoutent aussi les réactions des adultes peut-être par le fait qu'ils sont régulièrement rabroués ou qu'ils ont le sentiment qu'on ne les écoute pas quand ils s'énoncent. D'autres encore ont l'impression que leur pensée est magique avec la peur de provoquer l'occurrence concrète d'un événement appréhendé du seul fait de l'exprimer (5). Évitions dès lors de laisser l'enfant dans le silence avec ses idées anxiogènes qui peuvent l'envahir. Il n'est pas rare que les enfants présentent des symptômes comme des difficultés d'endormissement, des réveils nocturnes, des manifestations phobiques, de l'irritabilité, une perte de l'humour, une résurgence de l'angoisse de séparation, des troubles de

la conduite alimentaire, des manifestations psychosomatiques... Au niveau de l'accompagnement thérapeutique, nous prônons toujours en première intention les approches naturelles, mobilisant les ressources personnelles et familiales (3). À côté de ce cortège d'indices cliniques, il y a lieu de rester attentif avec les adolescents aux «provocations» qui sont éventuellement à comprendre comme des opportunités à saisir (une «blague» qui appelle la discussion); par exemple, tel jeune dit en rigolant qu'il va faire la fête avant que ne pleuvent les bombes.

Idéalement, l'adulte est invité à rencontrer le jeune enfant en s'appuyant sur des médias, que ce soit par les dessins, la narration, les jeux... Rappelons combien le média soutient, comme l'a développé Winnicott, l'émergence des phénomènes transitionnels, espace de créativité des paradoxes, puissant facteur d'appropriation et de symbolisation des différentes expériences vécues. Le concept de «transitionnalité» traduit cette potentialité du jeune enfant à reconnaître un objet «non Moi» et à le placer à la limite du dehors et du dedans. C'est aussi la capacité de créer, d'imaginer, d'inventer, de concevoir un objet et d'instituer avec lui une relation.

Ainsi, selon leur âge, les jeunes présentent des niveaux de compréhension différents et des capacités plus ou moins grandes de traiter les informations qui leur parviennent. Si l'enfant interroge l'adulte, il s'agit de lui donner des informations simples auxquelles il peut s'identifier en évitant de fournir plus de détails que ce qui est demandé. Aussi bien avec les enfants qu'avec les adolescents, nous prônons le maintien de temps suffisants de dialogue, d'échange en demandant ce qu'il sait, ce qu'il pense, ce qu'il ressent. Il y a donc lieu en tant qu'adulte d'être authentique, d'éviter des non-dits et certainement les

mensonges, en veillant à une discussion ouverte et honnête. Il est évidemment essentiel de s'exprimer et d'établir ce dialogue en fonction du niveau développemental de l'enfant, de son degré de maturité tout en tenant compte de ses éventuelles difficultés sur le plan de la santé mentale. De manière générale, les rencontres entre adultes et enfants aident ces derniers à comprendre ce qu'ils vivent, processus interactionnel par essence rassurant.

Comment parler à l'enfant de la mort et de la guerre?

La mort est en l'occurrence causée par la guerre. Il n'est guère aisé de fournir un cadre à l'enfant face à des sujets aussi

déliçats. Mieux vaut parler de faits réels que de versions réinterprétées et déformées, l'idéal étant de donner une information adaptée à son bagage culturel, à sa maturité. Il y a lieu d'expliquer ce que l'on sait avec authenticité en utilisant des mots simples. Ainsi, osons employer des termes vrais, comme «il est mort», «il avait un cancer qui est une maladie très grave», en évitant des métaphores et expressions comme «elle est montée au ciel», «elle est partie pour un long voyage», et en ne comparant pas la mort au sommeil. De même, soyons conscients que pour un jeune enfant, si un «être cher est parti», il suffira d'aller le chercher... Aussi «confrontant» que cela puisse paraître, le mot «mort» est le plus adapté à l'enfant et ce, quel que soit son âge; il s'agit d'un terme précis pour décrire la réalité. Les enfants s'appuient sur ces paroles structurantes pour se repérer et se construire. Mais il est vrai que nombre d'adultes sont tentés de

voiler la cruauté de la réalité avec des propos poétiques; si l'imaginaire est plus acceptable, il faut s'en méfier, car les jeunes enfants n'ont pas encore de distance par rapport à ce qu'on leur dit. Les histoires que les parents sont tentés de raconter à leurs enfants pour parler de la mort sont en fait celles qu'ils aimeraient se raconter à eux-mêmes. Ceci étant, les jeunes font souvent preuve de plus de sagesse que les adultes face à ce sujet. L'angoisse qu'ils éprouvent correspond à celle qu'ils perçoivent chez les adultes. Ainsi, il ne faut pas tenir les enfants à l'écart de la réalité (4).

En veillant à respecter le rythme de l'assimilation de l'enfant, il y a lieu de laisser le temps de l'intégration de l'information, en disant la vérité. Vouloir protéger son enfant est évidemment naturel; cela ne doit néanmoins pas passer par le mensonge, au risque qu'il se sente trahi. Lui cacher la vérité est d'autant plus difficile qu'il y a un décalage entre ce qu'il ressent et ce qu'on lui dit. Il a alors tendance à imaginer un secret bien plus terrifiant que la réalité. Permettre à l'enfant de comprendre la situation est également un signe qu'il est considéré, qu'il n'est pas exclu. Il peut aussi être utile de recourir à des gestes symboliques (petits rituels simples) prenant la forme d'un objet à fabriquer, de dessins à réaliser. En effet, les enfants n'ont pas toujours les mots pour exprimer ce qu'ils ressentent. Parfois même, ils ne comprennent pas vraiment ce qui les traverse sur le plan émotionnel. Grâce aux jeux, aux dessins, les enfants se «débarrassent» en partie de ce qui les encombre, déposent leurs émotions en donnant forme et couleurs à leur vécu. En jouant «à la guerre», ils saisissent une opportunité d'élaborer leur questionnement, d'interroger la portée des interactions, d'éprouver leurs sentiments. Aux adultes alors de veiller à ce que les enfants demeurent dans le symbolique du jeu.

Lorsqu'on sent un enfant préoccupé par un événement tragique (telle une guerre), nous recommandons de le laisser s'exprimer sur ce qu'il en comprend, ce qui l'inquiète, ce qu'il pense de la situation.



Dans la suite, il peut s'avérer pertinent de proposer des espaces collectifs (par exemple à l'école), du temps pour parler ensemble, l'adulte développant une attention soutenue, ajustée à chaque enfant. En effet, les jeunes qui le souhaitent peuvent s'énoncer, exprimer comment ils se sentent, ce qu'ils comprennent. Créer une «collectivité éducative» autour de l'enfant est particulièrement porteur pour lui. L'évocation se réalisant à la fois dans la singularité et le collectif, l'enfant profitant de ces allers-retours entre les différentes sphères de sa vie, ces mouvements lui permettent de construire à son rythme sa pensée, sa représentation du monde. Il y a lieu d'être attentifs à ses questions, sans les anticiper, en l'interrogeant sur ce qu'il a compris, pense, ressent. L'enfant devient alors acteur de sa pensée, processus essentiel pour l'aider à grandir et à comprendre le monde qui l'entoure.

Rappelons que maintenir la vie dans sa quotidienneté (scolarité, activités extra-scolaires, moments de détente,...) est une manière d'assurer une stabilité au développement de l'enfant. Il s'agit de lui offrir un cadre dans lequel il peut se concentrer en étant protégé des préoccupations des adultes, des tensions, de l'agitation voire du chaos. L'accompagnement aux médias est aussi particulièrement important. Limiter les temps d'écrans permet à l'enfant de métaboliser ce qu'il a reçu comme information. Le jeune est affecté par ce qui se passe dans le monde, parfois en ricochet aux émotions, réactions vives des adultes. Dès lors, il sera nécessaire de mettre quelques mots pour expliquer: «papa et maman sont inquiets par les nouvelles, mais cela n'est en rien de ta faute». Camoufler nos émotions ne l'aide pas à apprivoiser les siennes; il s'agit plutôt de les «passer au tamis», en ajustant les termes utilisés en fonction de l'âge, de la maturité de l'enfant.

Ainsi, en tant qu'adultes, nous sommes invités à écouter patiemment l'enfant en

ménageant son rythme, en l'aidant à déployer son point de vue subjectif. Il s'agit également de pouvoir réfréner ce réflexe habituel qui veut corriger les inexactitudes de connaissance du jeune. Osons cependant rectifier avec nuance quelques erreurs d'appréciation ou de fausses croyances qui habitent l'enfant du fait essentiellement de son jeune âge. Évitions de critiquer, de protéger, de consoler à tout prix, en étouffant concomitamment l'expression de l'enfant. Lors des échanges, il est intéressant de donner son point de vue d'adulte, d'exprimer quelques émotions ainsi que des appréhensions et doutes personnels. Et n'appliquons pas la toute-puissance de notre savoir de «grand». Il est important que ce dernier dispose d'une parole rassurante et veille à la simplification des explications en fonction de l'âge, de la maturité, de l'intelligence de l'enfant qu'il a en face de lui. L'adulte est attendu à assurer une fonction de pare-angoisse, en ne trompant pas l'enfant et en n'alimentant pas inutilement ses peurs.

De manière générale, dans un premier temps, lorsqu'on sent un enfant préoccupé par un événement tragique (telle une guerre), nous recommandons de le laisser s'exprimer sur ce qu'il en comprend, ce qui l'inquiète, ce qu'il pense de la situation. Cet échange constitue un point de départ pour débattre des grands thèmes de la vie: la vie, la mort, la violence... Un texte choisi et adapté offre une surface de symbolisation propice à l'amorce d'échanges sur telle ou telle thématique. Dans un deuxième temps, si l'enfant semble désorienté, perdu, l'adulte doit pouvoir amener des éléments concrets sur lesquels s'appuyer. Par exemple, des informations géographiques permettent de pouvoir circonscrire un conflit à une zone du monde tandis que des éléments historiques placent les événements sur une ligne du

temps. La perspective vise à «sortir» l'enfant de l'émotion archaïque, de construire son esprit critique, de nuancer son jugement qui est dichotomique pendant un temps de l'enfance. Parler ensemble de points concrets apaise l'imaginaire et peut faire en partie barrage aux angoisses qui se manifestent face au chaos d'une situation. Ceci étant, il n'est pas toujours adéquat d'aborder certains détails qui dépassent les questions de l'enfant. Dans un troisième temps, si l'enfant ressent le besoin d'agir, de se sentir actif et utile, invitons-le à contribuer, avec les adultes (parents ou autres personnes de référence) à des actions solidaires. Il s'agit là d'une occasion de partager des moments précieux avec l'enfant et de tisser une relation autour de valeurs communes que sont la solidarité, la liberté, la tolérance, la confiance... Ce mouvement permet d'avoir une certaine prise sur une situation pénible et constitue une opportunité de développer l'empathie.

Pour conclure

À l'ère de l'actualité en continu voire en instantané, les enfants et adolescents ont plus que probablement vu défiler des images, des vidéos ou autres informations sur la guerre. La perspective est de permettre aux jeunes de devenir des citoyens du monde informés et réfléchis, appréhendant les tenants et aboutissants des différents événements qui surviennent. Et contre le chaos, il n'y a guère d'autres réactions que celles de la réflexion, de l'attention à l'autre, de la culture, de la construction démocratique continue...

Références

1. Abraham N, Torok M. L'écorce et le noyau, Flammarion, 1978.
2. Cyrulnik B. Ivres paradis, bonheurs héroïques, Odile Jacob, 2016.
3. de Becker E. La pleine conscience comme premier temps thérapeutique des troubles anxieux chez l'enfant, Annales Médico-Psychologiques 2020;178(6):585-91.
4. Gannagé M. La clinique du traumatisme chez l'enfant de la guerre s'accorde-t-elle avec la notion de diagnostic? Bulletin de psychologie 2019;559(1):29-36.
5. Hayez J-Y Guerre en Ukraine: comment en parler aux enfants? Le Ligueur, publié le 8 mars 2022.
6. Raimbault G. L'enfant et la mort, Dunod, 1997.
7. Romano H. Quand la vie fait mal aux enfants, Odile Jacob, 2018.